

A R S A C E

E T

I S M É N I E ,

HISTOIRE ORIENTALE.

K Léonardat (C. de)

155c 32



A R S A C E

ET

ISMÉNIE,

HISTOIRE ORIENTALE.

PAR M. DE MONTESQUIEU.



A L O N D R E S,

Et se trouve A PARIS,

Chez GUILLAUME DE BURE fils aîné,
quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.



A V I S
D E L' É D I T E U R.

MONSIEUR de Montesquieu avoit pris bien de la peine pour poser des bornes entre le despotisme & la monarchie tempérée, qui lui sembloit le gouvernement naturel des François ; mais comme il est toujours fort dangereux que la monarchie ne tourne en despotisme, il auroit voulu, s'il eût été possible, rendre le despotisme même utile. Dans cette vue il a tracé la peinture la plus riante d'un des-

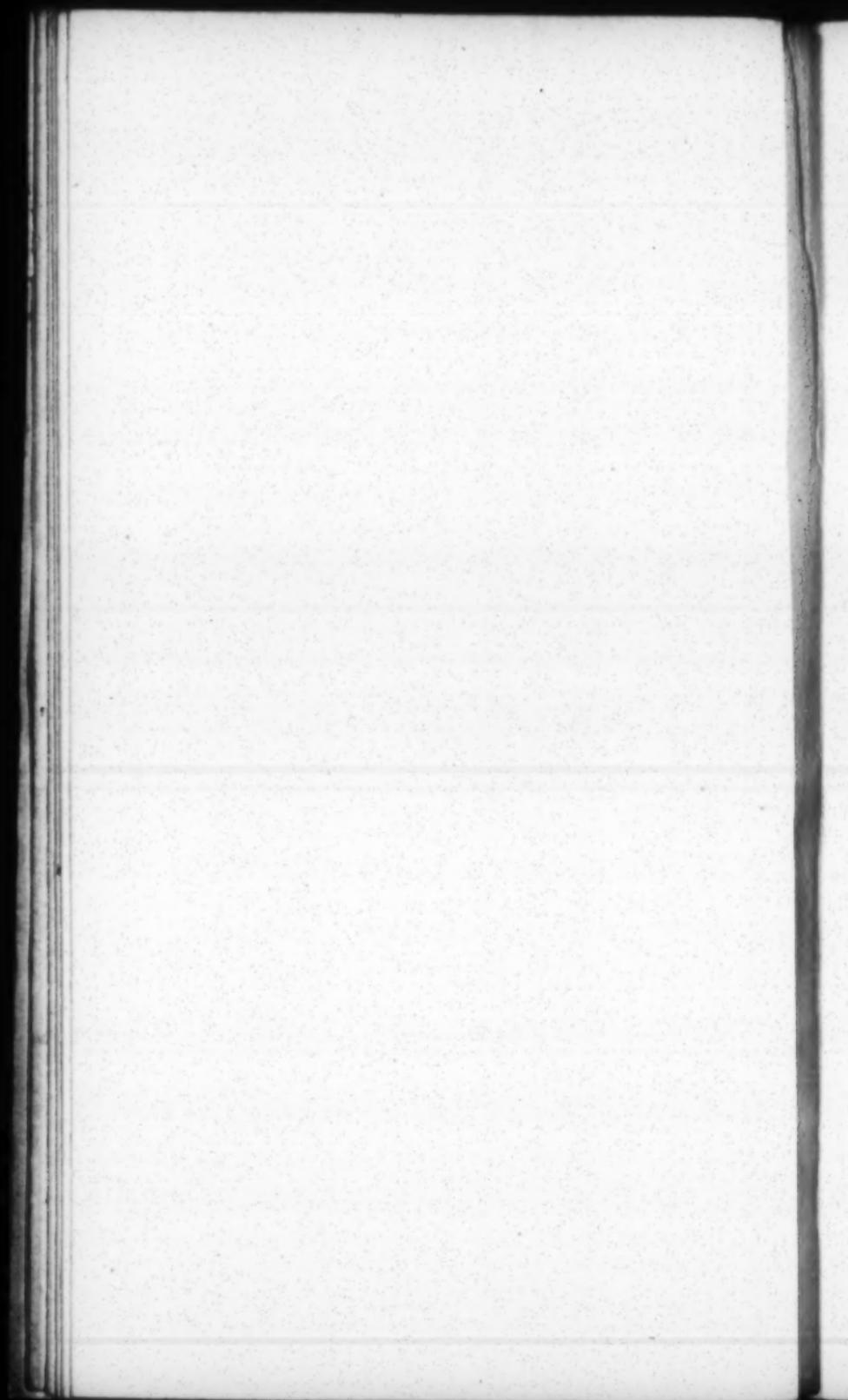
poté qui rend ses peuples heureux : il s'est peut-être flatté qu'un jour en lisant son ouvrage, un prince, une reine, un ministre desireroient de ressembler à Arface, à Isménie ou à Aspar, ou d'être eux-mêmes les modèles d'une peinture encore plus belle.

Au reste, plusieurs hommes peuvent être ou despotes, ou rois dans leur famille, dans leur société, dans leurs emplois divers; nous pouvons tous faire notre profit de l'Esprit des loix & de cet ouvrage-ci.

L'auteur voyoit l'empire que les dames ont aujourd'hui sur les pensées des hommes; pour s'assurer

les disciples, il a cherché à se rendre les maîtres favorables; il a parlé la langue qui leur est la plus familière & la plus agréable; il a fait un roman; il y a peint l'amour tel qu'il le sentoit; impétueux, rarement sombre, souvent badin.







A R S A C E
E T
I S M É N I E ,
HISTOIRE ORIENTALE.

SUR la fin du regne d'Artamene, la Bactriane fut agitée par des discordes civiles. Ce prince mourut accablé d'ennuis, & laissa son trône à sa fille Isménie. Aspar, premier eunuque du palais, eut la principale direction des affaires. Il desti-

roit beaucoup le bien de l'état, & il desiroit fort peu le pouvoir. Il connoissoit les hommes, & jugeoit bien des événements. Son esprit étoit naturellement conciliateur, & son ame sembloit s'approcher de toutes les autres. La paix, qu'on n'osoit plus espérer, fut rétablie. Tel fut le prestige d'Aspar; chacun rentra dans le devoir, & ignora presque qu'il en fût sorti. Sans effort & sans bruit, il savoit faire les grandes choses.

La paix fut troublée par le roi d'Hircanie. Il envoya des ambassadeurs pour demander Isménie en mariage; &, sur ses refus, il entra

dans la Bactriane. Cette entrée fut singulière. Tantôt il paroissoit armé de toutes pieces, & prêt à combattre ses ennemis; tantôt on le voyoit vêtu comme un amant que l'amour conduit auprès de sa maîtresse. Il menoit avec lui tout ce qui étoit propre à un appareil de noces; des danseurs, des joueurs d'instruments, des farceurs, des cuisiniers, des eunuques, des femmes; & il menoit avec lui une formidable armée. Il écrivoit à la reine les lettres du monde les plus tendres; & d'un autre côté, il ravageoit tout le pays: un jour étoit employé à des festins, un autre à des expéditions militai-

res. Jamais on n'a vu une si parfaite image de la guerre & de la paix, & jamais il n'y eut tant de dissolution & tant de discipline. Un village fuyoit la cruauté du vainqueur; un autre étoit dans la joie, les danfes & les festins; &, par un étrange caprice, il cherchoit deux choses incompatibles, de se faire craindre, & de se faire aimer. Il ne fut ni crainé ni aimé. On opposa une armée à la sienne; & une seule bataille finit la guerre. Un soldat nouvellement arrivé dans l'armée des Bactriens fit des prodiges de valeur; il perça jusqu'au lieu où combattoit vaillamment le roi

d'Hircanie, & le fit prisonnier. Il remit ce prince à un officier, & sans dire son nom, il alloit rentrer dans la foule : mais suivi par les acclamations, il fut mené comme en triomphe à la tente du général. Il parut devant lui avec une noble assurance; il parla modestement de son action. Le général lui offrit des récompenses; il s'y montra insensible : il voulut le combler d'honneurs; il y parut accoutumé.

Aspar jugea qu'un tel homme n'étoit pas d'une naissance ordinaire. Il le fit venir à la cour; & quand il le vit, il se confirma encore plus dans cette pensée. Sa présence

lui donna de l'admiration ; la tristesse même qui paroissoit sur son visage lui inspira du respect ; il loua sa valeur , & lui dit les choses les plus flatteuses. Seigneur , lui dit l'étranger , excusez un malheureux que l'horreur de sa situation rend presque incapable de sentir vos bontés , & encore plus d'y répondre. Ses yeux se remplirent de larmes , & l'eunuque en fut attendri. Soyez mon ami , lui dit-il , puisque vous êtes malheureux. Il y a un moment que je vous admirois , à présent je vous aime ; je voudrois vous consoler , & que vous fîssiez usage de ma raison & de la vôtre. Venez prendre

un appartement dans mon palais; celui qui l'habite aime la vertu, & vous n'y ferez point étranger.

Le lendemain fut un jour de fête pour tous les Bactriens. La reine sortit de son palais, suivie de toute sa cour. Elle paroissoit sur son char au milieu d'un peuple immense. Un voile qui couvroit son visage laissoit voir une taille charmante; ses traits étoient cachés, & l'amour des peuples sembloit les leur montrer.

Elle descendit de son char, & entra dans le temple. Les grands de Bactriane étoient autour d'elle. Elle se prosterna, & adora les dieux

dans le silence ; puis elle leva son voile , se recueillit , & dit à haute voix :

Dieux immortels , la reine de Bactriane vient vous rendre graces de la victoire que vous lui avez donnée. Mettez le comble à vos faveurs, en ne permettant jamais qu'elle en abuse. Faites qu'elle n'ait ni passions , ni foibleſſes , ni caprices ; que ſes craintes ſoient de faire le mal , ſes eſpérances de faire le bien ; & puisqu'elle ne peut être heureuſe . . . dit - elle d'une voix que les ſanglots parurent arrêter , faites du moins que ſon peuple le ſoit.

Les prêtres finirent les cérémon-

nies prescrites pour le culte des dieux ; la reine sortit du temple, remonta sur son char, & le peuple la suivit jusqu'au palais.

Quelques moments après, Aspar rentra chez lui ; il cherchoit l'étranger, & il le trouva dans une affreuse tristesse. Il s'assit auprès de lui, & ayant fait retirer tout le monde, il lui dit : Je vous conjure de vous ouvrir à moi. Croyez-vous qu'un cœur agité ne trouve point de douceur à confier ses peines ? C'est comme si l'on se reposoit dans un lieu plus tranquille. Il faudroit, lui dit l'étranger, vous raconter tous les événements de ma vie. C'est ce que

je vous demande , reprit Aspar ; vous parlerez à un homme sensible : ne me cachez rien ; tout est important devant l'amitié.

Ce n'étoit pas seulement la tendresse & un sentiment de pitié qui donnoit cette curiosité à Aspar : il vouloit attacher cet homme extraordinaire à la cour de Bactriane ; il desiroit de connoître à fond un homme qui étoit déjà dans l'ordre de ses desseins , & qu'il destinoit dans sa pensée aux plus grandes choses.

L'étranger se recueillit un moment , & commença ainsi :

L'amour a fait tout le bonheur & tout le malheur de ma vie. D'a-

bord il l'avoit semée de peines & de plaisirs ; il n'y a laissé dans la suite que les pleurs , les plaintes & les regrets.

Je suis né dans la Médie , & je puis compter d'illustres aïeux. Mon pere remporta de grandes victoires à la tête des armées des Medes. Je le perdis dans mon enfance , & ceux qui m'éleverent me firent regarder ses vertus comme la plus belle partie de son héritage.

A l'âge de quinze ans on m'établit. On ne me donna point ce nombre prodigieux de femmes dont on accable en Médie les gens de naissance : on voulut suivre la na-

ture, & m'apprendre que, si les besoins des sens étoient bornés, ceux du cœur l'étoient encore davantage.

Ardasire n'étoit pas plus distinguée de mes autres femmes par son rang que par mon amour. Elle avoit une fierté mêlée de quelque chose de si tendre, ses sentiments étoient si nobles, si différents de ceux qu'une complaisance éternelle met dans le cœur des femmes d'Asie; elle avoit d'ailleurs tant de beauté, que mes yeux ne virent qu'elle, & mon cœur ignora les autres.

Sa physionomie étoit ravissante; sa taille, son air, ses graces, le son de sa voix, le charme de ses dis-

cours, tout m'enchantoit. Je voulois toujours l'entendre ; je ne me lassois jamais de la voir. Il n'y avoit rien pour moi de si parfait dans la nature ; mon imagination ne pouvoit me dire que ce que je trouvois en elle ; & quand je pensois au bonheur dont les humains peuvent être capables , je voyois toujours le mien.

Ma naissance , mes richesses, mon âge, & quelques avantages personnels , déterminèrent le roi à me donner sa fille. C'est une coutume inviolable des Medes, que ceux qui reçoivent un pareil honneur renvoient toutes leurs fem-

mes. Je ne vis dans cette grande alliance que la perte de ce que j'avois dans le monde de plus cher ; mais il me fallut dévorer mes larmes , & montrer de la gaieté. Pendant que toute la cour me félicitoit d'une faveur dont elle est toujours enivrée, Ardasire ne demandoit point à me voir , & moi je craignois sa présence , & je la cherchois. J'allai dans son appartement ; j'étois désolé. Ardasire , lui dis-je , je vous perds Mais , sans me faire ni caresses ni reproches , sans lever les yeux , sans verser de larmes , elle garda un profond silence ; une pâleur mortelle paroïssoit sur son

visage, & j'y voyois une certaine indignation mêlée de désespoir.

Je voulus l'embrasser ; elle me parut glacée, & je ne lui sentis de mouvement que pour échapper de mes bras.

Ce ne fut point la crainte de mourir qui me fit accepter la princesse ; & , si je n'avois tremblé pour Ardassire, je me serois sans doute exposé à la plus affreuse vengeance. Mais quand je me représentois que mon refus seroit infailliblement suivi de sa mort, mon esprit se con-
ondoit, & je m'abandonnois à mon malheur.

Je fus conduit dans le palais du

roi , & il ne me fut plus permis d'en sortir. Je vis ce lieu fait pour l'abatement de tous , & les délices d'un seul ; ce lieu où , malgré le silence , les soupirs de l'amour sont à peine entendus ; ce lieu où regne la tristesse & la magnificence , où tout ce qui est inanimé est riant , & tout ce qui a de la vie est sombre , où tout se meut avec le maître , & tout s'engourdit avec lui.

Je fus présenté le même jour à la princesse ; elle pouvoit m'accabler de ses regards , & il ne me fut pas permis de lever les miens. Étrange effet de la grandeur ! Si ses yeux pouvoient parler , les miens ne pou-

voient répondre. Deux eunuques avoient un poignard à la main, prêts à expier dans mon sang l'affront de la regarder.

Quel état pour un cœur comme le mien d'aller porter dans mon lit l'esclavage de la cour, suspendu entre les caprices & les dédains superbes; de ne sentir plus que le respect, & de perdre pour jamais ce qui peut faire la consolation de la servitude même, la douceur d'aimer & d'être aimé!

Mais quelle fut ma situation, lorsqu'un eunuque de la princesse vint me faire signer l'ordre de faire sortir de mon palais toutes mes fem-

mes ! Signez, me dit-il, fentez la douceur de ce commandement : je rendrai compte à la princesse de votre promptitude à obéir. Mon visage se couvrit de larmes ; j'avois commencé d'écrire, & je m'arrêtai. De grace, dis-je à l'eunuque, attendez ; je me meurs Seigneur, me dit-il, il y va de votre tête & de la mienne ; signez : nous commençons à devenir coupables ; on compte les moments ; je devrois être de retour. Ma main tremblante ou rapide (car mon esprit étoit perdu) traça les caractères les plus funestes que je pusse former.

Mes femmes furent enlevées la

veille de mon mariage ; mais Ardasire, qui avoit gagné un de mes eunuques, mit une esclave de sa taille & de son air sous ses voiles & ses habits, & se cacha dans un lieu secret. Elle avoit fait entendre à l'eunuque qu'elle vouloit se retirer parmi les prêtresses des dieux.

Ardasire avoit l'ame trop haute pour qu'une loi qui sans aucun sujet privoit de leur état des femmes légitimes, pût lui paroître faite pour elle. L'abus du pouvoir ne lui faisoit point respecter le pouvoir. Elle appelloit de cette tyrannie à la nature, & de son impuissance à son désespoir.

La cérémonie du mariage se fit dans le palais. Je menai la princesse dans ma maison. Là les concerts, les danfes, les festins, tout parut exprimer une joie que mon cœur étoit bien éloigné de sentir.

La nuit étant venue, toute la cour nous quitta. Les eunuques conduisirent la princesse dans son appartement : hélas ! c'étoit celui où j'avois fait tant de serments à Ardasire. Je me retirai dans le mien, plein de rage & de désespoir.

Le moment fixé pour l'hymen arriva. J'entrai dans ce corridor, presque inconnu dans ma maison même, par où l'amour m'avoit

conduit tant de fois. Je marchois dans les ténèbres, seul, triste, pensif, quand tout-à-coup un flambeau fut découvert. Ardasire, un poignard à la main, parut devant moi. Arface, dit-elle, allez dire à votre nouvelle épouse que je meurs ici; dites-lui que j'ai disputé votre cœur jusqu'au dernier soupir. Elle alloit se frapper; j'arrêtai sa main. Ardasire, m'écriai-je, quel affreux spectacle veux-tu me donner!.... & lui ouvrant mes bras: commence par frapper celui qui a cédé le premier à une loi barbare. Je la vis pâlir, & le poignard lui tomba des mains. Je l'embrassai, & je ne sais

par quel charme mon ame sembla se calmer. Je tenois ce cher objet ; je me livrai tout entier au plaisir d'aimer. Tout, jusqu'à l'idée de mon malheur, fuyoit de ma pensée. Je croyois posséder Ardasire, & il me sembloit que je ne pouvois plus la perdre. Étrange effet de l'amour ! Mon cœur s'échauffoit, & mon ame devenoit tranquille.

Les paroles d'Ardasire me rappellerent à moi-même. Arface, me dit-elle, quittons ces lieux infortunés ; fuyons. Que craignons-nous ? nous savons aimer & mourir..... Ardasire, lui dis-je, je jure que vous serez toujours à moi ; vous y serez

comme si vous ne sortiez jamais de ces bras : je ne me séparerai jamais de vous. J'atteste les dieux que vous seule ferez le bonheur de ma vie.... Vous me proposez un généreux dessein ; l'amour me l'avoit inspiré : il me l'inspire encore par vous ; vous allez voir si je vous aime.

Je la quittai, & plein d'impatience & d'amour, j'allai par-tout donner mes ordres. La porte de l'appartement de la princesse fut fermée. Je pris tout ce que je pus emporter d'or & de pierreries. Je fis prendre à mes esclaves divers chemins, & partis seul avec Ardasire dans l'horreur de la nuit ; espérant tout, crai-

gnant tout, perdant quelquefois mon audace naturelle, saisi par toutes les passions, quelquefois par les remords mêmes, ne sachant si je suivois mon devoir, ou l'amour, qui le fait oublier.

Je ne vous dirai point les périls infinis que nous courûmes. Ardassire, malgré la foiblesse de son sexe, m'encourageoit; elle étoit mourante, & elle me suivoit toujours. Je fuyois la présence des hommes; car tous les hommes étoient devenus mes ennemis: je ne cherchois que les déserts. J'arrivai dans ces montagnes qui sont remplies de tigres & de lions. La présence de ces ani-

maux me rassuroit. Ce n'est point ici, disois-je à Ardasire, que les eunuques de la princesse & les gardes du roi de Médie viendront nous chercher. Mais enfin les bêtes féroces se multiplierent tellement, que je commençai à craindre. Je faisois tomber à coups de fleches celles qui s'approchoient trop près de nous ; car, au lieu de me charger des choses nécessaires à la vie, je m'étois muni d'armes qui pouvoient partout me les procurer. Pressé de toutes parts, je fis du feu avec des cailloux ; j'allumai du bois sec ; je passois la nuit auprès de ces feux, & je faisois du bruit avec mes armes.

Quelquefois je mettois le feu aux forêts, & je chafsois devant moi ces bêtes intimidées. J'entrai dans un pays plus ouvert, & j'admirai ce vaste silence de la nature. Il me représentoit ce temps où les dieux naquirent, & où la beauté parut la première ; l'amour l'échauffa, & tout fut animé.

Enfin nous sortîmes de la Médie. Ce fut dans une cabane de pasteurs que je me crus le maître du monde, & que je pus dire que j'étois à Ardasire, & qu'Ardasire étoit à moi.

Nous arrivâmes dans la Margiane ; nos esclaves nous y rejoignirent. Là, nous vécûmes à la cam-

pagne , loin du monde & du bruit. Charmés l'un de l'autre , nous nous entretenions de nos plaisirs présents & de nos peines passées.

Ardasire me racontoit quels avoient été ses sentiments dans tout le temps qu'on nous avoit arrachés l'un à l'autre , ses jalousies pendant qu'elle crut que je ne l'aimois plus, sa douleur quand elle vit que je l'aimois encore, sa fureur contre une loi barbare, sa colere contre moi qui m'y soumettois. Elle avoit d'abord formé le dessein d'immoler la princesse ; elle avoit rejetté cette idée : elle auroit trouvé du plaisir à mourir à mes yeux ; elle n'avoit

point douté que je ne fusse attendri. Quand j'étois dans ses bras, disoit-elle, quand elle me proposa de quitter ma patrie, elle étoit déjà sûre de moi.

Ardasire n'avoit jamais été si heureuse; elle étoit charmée. Nous ne vivions point dans le faste de la Médie; mais nos mœurs étoient plus douces. Elle voyoit dans tout ce que nous avions perdu, les grands sacrifices que je lui avois faits. Elle étoit seule avec moi. Dans les ferrails, dans ces lieux de délices, on trouve toujours l'idée d'une rivale; & lorsqu'on y jouit de ce qu'on aime, plus on aime, & plus on est alarmé.

Mais Ardasire n'avoit aucune défiance ; le cœur étoit assuré du cœur. Il semble qu'un tel amour donne un air riant à tout ce qui nous entoure, & que, parcequ'un objet nous plaît, il ordonne à toute la nature de nous plaire ; il semble qu'un tel amour soit cette enfance aimable devant qui tout se joue, & qui sourit toujours.

Je sens une espèce de douceur à vous parler de cet heureux temps de notre vie. Quelquefois je perdois Ardasire dans les bois, & je la retrouvois aux accents de sa voix charmante. Elle se paroît des fleurs que je cueillois ; je me parois de celles

qu'elle avoit cueillies. Le chant des oiseaux, le murmure des fontaines, les danses & les concerts de nos jeunes esclaves, une douceur par-tout répandue, étoient des témoignages continuels de notre bonheur.

Tantôt Ardasire étoit une bergere qui, sans parure & sans ornements, se monroit à moi avec sa naïveté naturelle; tantôt je la voyois telle qu'elle étoit lorsque j'étois enchanté dans le ferrail de Médie.

Ardasire occupoit ses femmes à des ouvrages charmants : elles filloient la laine d'Hyrkanie; elles employoient la pourpre de Tyr. Toute la maison goûtoit une joie naïve.

Nous descendions avec plaisir à l'égalité de la nature; nous étions heureux, & nous voulions vivre avec des gens qui le fussent. Le bonheur faux rend les hommes durs & superbes, & ce bonheur ne se communique point. Le vrai bonheur les rend doux & sensibles, & ce bonheur se partage toujours.

Je me souviens qu'Ardasire fit le mariage d'une de ses favorites avec un de mes affranchis. L'amour & la jeunesse avoient formé cet hymen. La favorite dit à Ardasire : ce jour est aussi le premier jour de votre hyménée. Tous les jours de ma vie, répondit-elle, seront ce premier jour.

Dij

Vous serez peut-être surpris qu'exilé & proscrit de la Médie, n'ayant eu qu'un moment pour me préparer à partir, ne pouvant emporter que l'argent & les pierreries qui se trouvoient sous ma main, je puse avoir assez de richesses dans la Margiane pour y avoir un palais, un grand nombre de domestiques, & toutes sortes de commodités pour la vie. J'en fus surpris moi-même, & je le suis encore. Par une fatalité que je ne saurois vous expliquer, je ne voyois aucune ressource, & j'en trouvois par-tout. L'or, les pierreries, les bijoux sembloient se présenter à moi. C'étoient des hasards,

me direz-vous. Mais des hafards si réitérés, & perpétuellement les mêmes, ne pouvoient guere être des hafards. Ardasire crut d'abord que je voulois la surprendre, & que j'avois porté des richesses qu'elle ne connoifsoit pas. Je crus à mon tour qu'elle en avoit qui m'étoient inconnues. Mais nous vîmes bien l'un & l'autre que nous étions dans l'erreur. Je trouvai plusieurs fois dans ma chambre des rouleaux où il y avoit plusieurs centaines de dariques; Ardasire trouvoit dans la sienne des boîtes pleines de pierreries. Un jour que je me promenois dans mon jardin, un petit coffre plein de

pieces d'or parut à mes yeux, & j'en apperçus un autre dans le creux d'un chêne sous lequel j'allois ordinairement me reposer. Je passe le reste. J'étois sûr qu'il n'y avoit pas un seul homme dans la Médie qui eût quelque connoissance du lieu où je m'étois retiré; & d'ailleurs je savois que je n'avois aucun secours à attendre de ce côté-là. Je me creusois la tête pour pénétrer d'où me venoient ces secours. Toutes les conjectures que je faisois se détruisoient les unes les autres.

On fait, dit Aspar en interrompant Arface, des contes merveilleux de certains génies puissants qui

s'attachent aux hommes, & leur font de grands biens. Rien de ce que j'ai oui dire là-dessus n'a fait impression sur mon esprit ; mais ce que j'entends m'étonne davantage : vous dites ce que vous avez éprouvé, & non pas ce que vous avez oui dire.

Soit que ces secours, reprit Arface, fussent humains ou surnaturels, il est certain qu'ils ne me manqueraient jamais, & que, de la même manière qu'une infinité de gens trouvent par-tout la misère, je trouvais par-tout les richesses ; & , ce qui vous surprendra, elles venoient toujours à point nommé : je n'ai jamais

vu mon trésor prêt à finir qu'un nouveau n'ait d'abord reparu ; tant l'intelligence qui veilloit sur nous étoit attentive. Il y a plus ; ce n'étoient pas seulement nos besoins qui étoient prévenus, mais souvent nos fantaisies. Je n'aime guere, ajouta-t-il, à dire des choses merveilleuses. Je vous dis ce que je suis forcé de croire, & non pas ce qu'il faut que vous croyiez.

La veille du mariage de la favorite, un jeune homme beau comme l'Amour vint me porter un panier de très beau fruit. Je lui donnai quelques piéces d'argent ; il les prit, laissa le panier, & ne parut plus. Je

portai le panier à Ardasire; je le trouvai plus pesant que je ne pensois. Nous mangeâmes le fruit, & nous trouvâmes que le fond étoit plein de dariques. C'est le génie, dit-on dans toute la maison, qui a apporté un trésor ici pour les dépenses des noces.

Je suis convaincue, disoit Ardasire, que c'est un génie qui fait ces prodiges en notre faveur. Aux intelligences supérieures à nous rien ne doit être plus agréable que l'amour: l'amour seul a une perfection qui peut nous élever jusqu'à elles. Arface, c'est un génie qui connoît mon cœur, & qui voit à quel point je vous

aime. Je voudrois le voir , & qu'il pût me dire à quel point vous m'aimez.

Je reprends ma narration.

La passion d'Ardasire & la mienne prirent des impressions de notre différente éducation & de nos différents caracteres. Ardasire ne respiroit que pour aimer ; sa passion étoit sa vie , toute son ame étoit de l'amour. Il n'étoit pas en elle de m'aimer moins ; elle ne pouvoit non plus m'aimer davantage. Moi , je parus aimer avec plus d'emportement , parcequ'il sembloit que je n'aimois pas toujours de même. Ardasire seule étoit capable de m'occuper ; mais

il y eut des choses qui parurent me distraire. Je suivois les cerfs dans les forêts, & j'allois combattre les bêtes féroces.

Bientôt je m'imaginai que je menois une vie trop obscure. Je me trouve, disois-je, dans les états du roi de Margiane : pourquoi n'irois-je point à la cour ? La gloire de mon pere venoit s'offrir à mon esprit. C'est un poids bien pesant qu'un grand nom à soutenir, quand les vertus des hommes ordinaires sont moins le terme où il faut s'arrêter, que celui dont on doit partir. Il semble que les engagements que les autres prennent pour nous soient plus

forts que ceux que nous prenons nous-mêmes. Quand j'étois en Médie, disois-je, il falloit que je m'abaisasse & que je cachasse avec plus de soin mes vertus que mes vices : si je n'étois pas esclave de la cour, je l'étois de sa jalousie. Mais à présent que je me vois maître de moi, que je suis indépendant, parceque je suis sans patrie, libre au milieu des forêts comme les lions, je commencerai à avoir une ame commune si je reste un homme commun.

Je m'accoutumai peu-à-peu à ces idées. Il est attaché à la nature qu'à mesure que nous sommes heureux, nous voulons l'être davantage. Dans

la félicité même il y a des impatiences. C'est que, comme notre esprit est une suite d'idées, notre cœur est une suite de desirs. Quand nous sentons que notre bonheur ne peut plus s'augmenter, nous voulons lui donner une modification nouvelle. Quelquefois mon ambition étoit irritée par mon amour même : j'espérois que je serois plus digne d'Ardasire ; &, malgré ses prières, malgré ses larmes, je la quittai.

Je ne vous dirai point l'affreuse violence que je me fis. Je fus cent fois sur le point de revenir. Je voulois m'aller jeter aux genoux d'Ardasire, mais la honte de me démen-

tir, la certitude que je n'aurois plus la force de me séparer d'elle, l'habitude que j'avois prise de commander à mon cœur des choses difficiles; tout cela me fit continuer mon chemin.

Je fus reçu du roi avec toutes sortes de distinctions. A peine eus-je le temps de m'appercevoir que je fusse étranger. J'étois de toutes les parties de plaisir : il me préféra à tous ceux de mon âge, & il n'y eut point de rang ni de dignité que je ne pusse espérer dans la Margiane.

J'eus bientôt une occasion de justifier sa faveur. La cour de Margiane vivoit depuis long-temps dans

une profonde paix. Elle apprit qu'une multitude infinie de barbares s'étoit présentée sur la frontiere, qu'elle avoit taillé en pieces l'armée qu'on lui avoit opposée, & qu'elle marchoit à grands pas vers la capitale. Quand la ville auroit été prise d'assaut, la cour ne seroit pas tombée dans une plus affreuse consternation. Ces gens - là n'avoient jamais connu que la prospérité. Ils ne savoient pas distinguer les malheurs d'avec les malheurs, & ce qui peut se rétablir d'avec ce qui est irréparable. On assembla à la hâte un conseil, &, comme j'étois auprès du roi, je fus de ce conseil. Le roi

étoit éperdu , & ses conseillers n'avoient plus de sens. Il étoit clair qu'il étoit impossible de les sauver , si on ne leur rendoit le courage. Le premier ministre ouvrit les avis. Il proposa de faire sauver le roi , & d'envoyer au général ennemi les clefs de la ville. Il alloit dire ses raisons , & tout le conseil alloit les suivre ; je me levai pendant qu'il parloit , & je lui tins ce discours : Si tu dis encore un mot , je te tue. Il ne faut pas qu'un roi magnanime & tous les braves gens qui sont ici, perdent un temps précieux à écouter tes lâches conseils. Et me tournant vers le roi : Seigneur , un grand état

ne tombe pas d'un seul coup. Vous avez une infinité de ressources ; & quand vous n'en aurez plus , vous délibérerez avec cet homme si vous devez mourir , ou suivre de lâches conseils. Amis , je jure avec vous que nous défendrons le roi jusqu'au dernier soupir. Suivons-le , armons le peuple , & faisons - lui part de notre courage.

On se mit en défense dans la ville , & je me saisis d'un poste au dehors avec une troupe de gens d'élite , composée de Margiens & de quelques braves gens qui étoient à moi. Nous battîmes plusieurs de leurs partis. Un corps de cavalerie

empêchoit qu'on ne leur envoyât des vivres. Ils n'avoient point de machines pour faire le siege de la ville. Notre corps d'armée grossissoit tous les jours. Ils se retirerent, & la Margiane fut délivrée.

Dans le bruit & le tumulte de cette cour, je ne goûtois que de fausses joies. Ardasire me manquoit par-tout, & toujours mon cœur se tournoit vers elle. J'avois connu mon bonheur, & je l'avois fui; j'avois quitté des plaisirs réels, pour chercher des erreurs.

Ardasire depuis mon départ n'avoit point eu de sentiment qui n'eût d'abord été combattu par un autre.

Elle avoit toutes les passions ; elle n'étoit contente d'aucune. Elle vouloit se taire ; elle vouloit se plaindre ; elle prenoit la plume pour m'écrire ; le dépit lui faisoit changer de pensées ; elle ne pouvoit se résoudre à me marquer de la sensibilité , encore moins de l'indifférence : mais enfin la douleur de son ame fixa ses résolutions , & elle m'écrivit cette lettre :

« Si vous aviez gardé dans votre
 « cœur le moindre sentiment de pi-
 « tié , vous ne m'auriez jamais quit-
 « tée ; vous auriez répondu à un
 « amour si tendre , & respecté nos
 « malheurs ; vous m'auriez sacrifié

« des idées vaines; cruel! vous croi-
« riez perdre quelque chose en per-
« dant un cœur qui ne brûle que
« pour vous. Comment pouvez-
« vous savoir si, ne vous voyant
« plus, j'aurai le courage de soute-
« nir la vie? Et si je meurs, barbare!
« pouvez-vous douter que ce ne
« soit par vous? O dieux! par
« vous, Arface! Mon amour, si in-
« dustrieux à s'affliger, ne m'avoit
« jamais fait craindre ce genre de
« supplice. Je croyois que je n'au-
« rois jamais à pleurer que vos mal-
« heurs, & que je serois toute ma
« vie insensible sur les miens....

Je ne pus lire cette lettre sans

verser des larmes. Mon cœur fut saisi de tristesse ; & au sentiment de pitié se joignit un cruel remords de faire le malheur de ce que j'aimois plus que ma vie.

Il me vint dans l'esprit d'engager Ardasire à venir à la cour : je ne restai sur cette idée qu'un moment.

La cour de Margiane est presque la seule d'Asie où les femmes ne sont point séparées du commerce des hommes. Le roi étoit jeune : je pensai qu'il pouvoit tout , & je pensai qu'il pouvoit aimer. Ardasire auroit pu lui plaire , & cette idée étoit pour moi plus effrayante que mille morts.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de retourner auprès d'elle. Vous serez étonné quand vous saurez ce qui m'arrêta.

J'attendois à tout moment des marques brillantes de la reconnoissance du roi. Je m'imaginai que, paroissant aux yeux d'Ardasire avec un nouvel éclat, je me justifierois plus aisément auprès d'elle. Je pensai qu'elle m'en aimeroit plus, & je goûtois d'avance le plaisir d'aller porter ma nouvelle fortune à ses pieds.

Je lui appris la raison qui me faisoit différer mon départ, & ce fut cela même qui la mit au désespoir.

Ma faveur auprès du roi avoit

été si rapide, qu'on l'attribua au goût que la princesse sœur du roi avoit paru avoir pour moi. C'est une de ces choses que l'on croit toujours, lorsqu'elles ont été dites une fois. Un esclave qu'Ardasire avoit mis auprès de moi lui écrivit ce qu'il avoit entendu dire. L'idée d'une rivale fut désolante pour elle. Ce fut bien pis, lorsqu'elle apprit les actions que je venois de faire. Elle ne douta point que tant de gloire ne dût augmenter l'amour. Je ne suis point princesse, disoit-elle dans son indignation ; mais je sens bien qu'il n'y en a aucune sur la terre que je croie mériter que je lui cede un

cœur qui doit être à moi; &, si je l'ai fait voir en Médie, je le ferai voir en Margiane.

Après mille pensées, elle se fixa, & prit cette résolution.

Elle se défit de la plupart de ses esclaves, en choisit de nouveaux, envoya meubler un palais dans le pays des Sogdiens, se déguisa, prit avec elle des eunuques qui ne m'étoient pas connus, vint secrètement à la cour. Elle s'aboucha avec l'esclave qui lui étoit affidé, & prit avec lui des mesures pour m'enlever dès le lendemain. Je devois aller me baigner dans la riviere. L'esclave me mena dans un endroit du rivage où

Ardasire m'attendoit. J'étois à peine déshabillé, qu'on me faisoit; on jetta sur moi une robe de femme; on me fit entrer dans une litiere fermée: on marcha jour & nuit. Nous eûmes bientôt quitté la Margiane, & nous arrivâmes dans le pays des Sogdiens. On m'enferma dans un vaste palais: on me faisoit entendre que la princesse, qu'on disoit avoir du goût pour moi, m'avoit fait enlever & conduire secrètement dans une terre de son apanage.

Ardasire ne vouloit point être connue, ni que je fusse connu: elle cherchoit à jouir de mon erreur. Tous ceux qui n'étoient pas du se-

cret la prenoient pour la princeſſe. Mais un homme enfermé dans ſon palais auroit démenti ſon caractère. On me laiſſa donc mes habits de femme, & on crut que j'étois une fille nouvellement achetée & deſtinée à la ſervir.

J'étois dans ma dix-ſeptieme année. On diſoit que j'avois toute la fraîcheur de la jeuneſſe, & on me louoit ſur ma beauté, comme ſi j'eufſe été une fille du palais.

Ardaſire, qui ſavoit que la paſſion pour la gloire m'avoit déterminé à la quitter, ſongea à amollir mon courage par toutes ſortes de moyens. Je fus mis entre les mains de deux

eunuques. On passoit les journées à me parer; on composoit mon teint; on me baignoit; on versoit sur moi les essences les plus délicieuses. Je ne sortois jamais de la maison; on m'apprenoit à travailler moi-même à ma parure; & sur-tout on vouloit m'accoutumer à cette obéissance sous laquelle les femmes sont abattues dans les grands ferrails d'Orient.

J'étois indigné de me voir traité ainsi. Il n'y a rien que je n'eusse osé pour rompre mes chaînes; mais, me voyant sans armes, entouré de gens qui avoient toujours les yeux sur moi, je ne craignois pas d'entre-

'prendre, mais de manquer mon entreprise. J'espérois que dans la suite je serois moins soigneusement gardé, que je pourrois corrompre quelque esclave, & sortir de ce séjour, ou mourir.

Je l'avoueraï même; une espece de curiosité de voir le dénouement de tout ceci sembloit ralentir mes pensées. Dans la honte, la douleur & la confusion, j'étois surpris de n'en avoir pas davantage. Mon ame formoit des projets; ils finissoient tous par un certain trouble; un charme secret, une force inconnue me retenoient dans ce palais.

La feinte princesse étoit toujours

voilée , & je n'entendois jamais sa voix. Elle passoit presque toute la journée à me regarder par une jalousie pratiquée à ma chambre. Quelquefois elle me faisoit venir à son appartement. Là, ses filles chantoient les airs les plus tendres : il me sembloit que tout exprimoit son amour. Je n'étois jamais assez près d'elle ; elle n'étoit occupée que de moi ; il y avoit toujours quelque chose à raccommoder à ma parure : elle défaisoit mes cheveux pour les arranger encore ; elle n'étoit jamais contente de ce qu'elle avoit fait.

Un jour on vint me dire qu'elle me permettoit de venir la voir. Je

la trouvai sur un sofa de pourpre : ses voiles la couvroient encore ; sa tête étoit mollement penchée , & elle sembloit être dans une douce langueur. J'approchai , & une de ses femmes me parla ainsi : L'Amour vous favorise ; c'est lui qui sous ce déguisement vous a fait venir ici. La princesse vous aime. Tous les cœurs lui seroient soumis , & elle ne veut que le vôtre.

Comment , dis-je en soupirant , pourrois-je donner un cœur qui n'est pas à moi ? Ma chere Ardasire en est la maîtresse ; elle le sera toujours.

Je ne vis point qu'Ardasire marquât d'émotion à ces paroles ; mais

elle m'a dit depuis qu'elle n'a jamais senti une si grande joie.

Téméraire, me dit cette femme, la princesse doit être offensée, comme les dieux, lorsqu'on est assez malheureux pour ne pas les aimer.

Je lui rendrai, répondis-je, toutes sortes d'hommages ; mon respect, ma reconnoissance ne finiront jamais : mais le destin, le cruel destin ne me permet point de l'aimer. Grande princesse, ajoutai-je en me jettant à ses genoux, je vous conjure par votre gloire d'oublier un homme qui, par un amour éternel pour une autre, ne sera jamais digne de vous.

J'entendis qu'elle jetta un profond soupir : je crus m'appercevoir que son visage étoit couvert de larmes. Je me reprochois mon insensibilité ; j'aurois voulu , ce que je ne trouvois pas possible , être fidele à mon amour , & ne pas désespérer le sien.

On me ramena dans mon appartement ; & , quelques jours après , je reçus ce billet , écrit d'une main qui m'étoit inconnue.

« L'amour de la princesse est vio-
« lent , mais il n'est pas tyrannique :
« elle ne se plaindra pas même de
« vos refus , si vous lui faites voir
« qu'ils sont légitimes. Venez donc

« lui apprendre les raisons que vous
« avez pour être si fidele à cette Ar-
« dasire.

Je fus reconduit auprès d'elle. Je lui racontai toute l'histoire de ma vie. Lorsque je lui parlois de mon amour, je l'entendois soupirer. Elle tenoit ma main dans la sienne, & dans ces moments touchants elle la serroit malgré elle.

Recommencez, me disoit une de ses femmes, à cet endroit où vous fûtes si désespéré, lorsque le roi de Médie vous donna sa fille. Redites-nous les craintes que vous eûtes pour Ardasire dans votre fuite. Parlez à la princesse des plaisirs que

vous goûtiez lorsque vous étiez dans votre solitude chez les Margiens.

Je n'avois jamais dit toutes les circonstances : je répétois, & elle croyoit apprendre; je finissois, & elle s'imaginait que j'allois commencer.

Le lendemain je reçus ce billet:
« Je comprends bien votre amour,
« & je n'exige point que vous me le
« sacrifiez. Mais êtes-vous sûr que
« cette Ardasire vous aime encore ?
« Peut-être refusez-vous pour une
« ingrate le cœur d'une princesse
« qui vous adore.

Je fis cette réponse :

« Ardasire m'aime à un tel point
« que je ne saurois demander aux
« dieux qu'ils augmentassent son
« amour. Hélas ! peut-être qu'elle
« m'a trop aimé. Je me souviens
« d'une lettre qu'elle m'écrivit quel-
« que temps après que je l'eus quit-
« tée. Si vous aviez vu les expres-
« sions terribles & tendres de sa
« douleur, vous en auriez été tou-
« chée. Je crains que, pendant que
« je suis retenu dans ces lieux, le
« désespoir de m'avoir perdu, & son
« dégoût pour la vie, ne lui fassent
« prendre une résolution qui me
« mettroit au tombeau.

Elle me fit cette réponse :

« Soyez heureux, Arface, & don-
« nez tout votre amour à la beauté
« qui vous aime : pour moi, je ne
« veux que votre amitié.

Le lendemain je fus reconduit dans son appartement. Là, je sentis tout ce qui peut porter à la volupté. On avoit répandu dans la chambre les parfums les plus agréables. Elle étoit sur un lit qui n'étoit fermé que par des guirlandes de fleurs : elle y paroifsoit languifamment couchée. Elle me tendit la main, & me fit afseoir auprès d'elle. Tout, jusqu'au voile qui lui couvroit le visage, avoit de la grace. Je voyois la forme de son beau corps. Une sim-

ple toile qui se mouvoit sur elle me faisoit tour-à-tour perdre & trouver des beautés ravissantes. Elle remarqua que mes yeux étoient occupés; & quand elle les vit s'enflammer, la toile sembla s'ouvrir d'elle-même. Je vis tous les trésors d'une beauté divine. Dans ce moment elle me serra la main; mes yeux errerent par-tout. Il n'y a, m'écriai-je, que ma chere Ardasire qui soit aussi belle; mais j'atteste les dieux que ma fidélité . . . Elle se jetta à mon cou, & me serra dans ses bras. Tout d'un coup la chambre s'obscurcit, son voile s'ouvrit; elle me donna un baiser. Je fus tout hors de moi.

Une flamme subite coula dans mes veines, & échauffa tous mes sens. L'idée d'Ardasire s'éloigna de moi. Un reste de souvenir mais il ne me paroïsoit qu'un songe j'allois j'allois la préférer à elle-même. Déjà j'avois porté mes mains sur son sein; elles couroient rapidement par-tout : l'amour ne se montrait que par sa fureur; il se précipitoit à la victoire; un moment de plus, & Ardasire ne pouvoit pas se défendre; lorsque tout-à-coup elle fit un effort, elle fut secourue, elle se déroba de moi, & je la perdis.

Je retournai dans mon appartement, surpris moi-même de mon

inconstance. Le lendemain on entra dans ma chambre, on me rendit les habits de mon sexe, & le soir on me mena chez celle dont l'idée m'enchantoit encore. J'approchai d'elle, je me mis à ses genoux, &, transporté d'amour, je parlai de mon bonheur, je me plaignis de mes propres refus, je demandai, je promis, j'exigeai, j'osai tout dire, je voulus tout voir; j'allois tout entreprendre. Mais je trouvai un changement étrange; elle me parut glacée: & lorsqu'elle m'eut assez découragé, qu'elle eut joui de tout mon embarras, elle me parla, & j'entendis sa voix pour la première

fois : Ne voulez-vous point voir le visage de celle que vous aimez ? Ce son de voix me frappa ; je restai immobile ; j'espérai que ce seroit Ardasire , & je le craignis. Découvrez ce bandeau , me dit-elle. Je le fis , & je vis le visage d'Ardasire. Je voulus parler , & ma voix s'arrêta. L'amour , la surprise , la joie , la honte , toutes les passions me saisirent tour-à-tour. Vous êtes Ardasire , lui dis-je. Oui , perfide , répondit-elle , je la suis. Ardasire , lui dis je d'une voix entrecoupée , pourquoi vous jouez-vous ainsi d'un malheureux amour ? Je voulus l'embrasser. Seigneur , dit-elle , je suis

à vous. Hélas ! j'avois espéré de vous revoir plus fidele. Contentez-vous de commander ici. Punissez-moi , si vous voulez , de ce que j'ai fait Arface , ajouta-t-elle en pleurant , vous ne le méritez pas.

Ma chere Ardasire , lui dis-je , pourquoi me désespérez-vous ? Auriez-vous voulu que j'eusse été insensible à des charmes que j'ai toujours adorés ? Comptez que vous n'êtes pas d'accord avec vous-même. N'étoit-ce pas vous que j'aimois ? Ne sont-ce pas ces beautés qui m'ont toujours charmé ? Ah ! dit-elle , vous auriez aimé une autre que moi. Je n'aurois point , lui dis-

je, aimé une autre que vous. Tout ce qui n'auroit point été vous m'auroit déplu. Qu'eût-ce été, lorsque je n'aurois point vu cet adorable visage, que je n'aurois pas entendu cette voix, que je n'aurois pas trouvé ces yeux? Mais, de grace, ne me désespérez pas; songez que, de toutes les infidélités que l'on peut faire, j'ai sans doute commis la moindre.

Je connus à la langueur de ses yeux qu'elle n'étoit plus irritée; je le connus à sa voix mourante. Je la tins dans mes bras. Qu'on est heureux quand on tient dans ses bras ce que l'on aime! Comment expri-

mer ce bonheur, dont l'excès n'est que pour les vrais amants, lorsque l'amour renaît après lui-même, lorsque tout promet, que tout demande, que tout obéit; lorsqu'on sent qu'on a tout, & que l'on sent que l'on n'a pas assez; lorsque l'ame semble s'abandonner & se porter au-delà de la nature même?

Ardasire, revenue à elle, me dit: Mon cher Arface, l'amour que j'ai eu pour vous m'a fait faire des choses bien extraordinaires: mais un amour bien violent n'a de règle ni de loi. On ne le connoît guere, si l'on ne met ses caprices au nombre de ses plus grands plaisirs. Au nom

des dieux , ne me quitte plus. Que peut-il te manquer ? Tu es heureux si tu m'aimes. Tu es sûr que jamais mortel n'a été tant aimé. Dis-moi , promets-moi , jure-moi que tu resteras ici.

Je lui fis mille serments ; ils ne furent interrompus que par mes embrassements , & elle les crut.

Heureux l'amour lors même qu'il s'appaise , lorsqu'après qu'il a cherché à se faire sentir , il aime à se faire connoître , lorsqu'après avoir joui des beautés , il ne se sent plus touché que par les graces.

Nous vécûmes dans la Sogdiane dans une félicité que je ne saurois

vous exprimer. Je n'avois resté que quelques mois dans la Margiane , & ce séjour m'avoit déjà guéri de l'ambition. J'avois eu la faveur du roi ; mais je m'apperçus bientôt qu'il ne pouvoit me pardonner mon courage & sa frayeur. Ma présence le mettoit dans l'embarras ; il ne pouvoit donc pas m'aimer. Ses courtisans s'en apperçurent, & dès lors ils se donnerent bien garde de me trop estimer ; & , pour que je n'eusse pas sauvé l'état du péril , tout le monde convenoit à la cour qu'il n'y avoit pas eu de péril.

Ainsi , également dégoûté de l'esclavage & des esclaves , je ne con-

nus plus d'autre passion que mon amour pour Ardasire, & je m'estimai cent fois plus heureux de rester dans la seule dépendance que j'aimois, que de rentrer dans une autre que je ne pouvois que haïr.

Il nous parut que le génie nous avoit suivis. Nous nous trouvâmes dans la même abondance, & nous vîmes toujours de nouveaux prodiges.

Un pêcheur vint nous vendre un poisson : on m'apporta une bague fort riche qu'on avoit trouvée dans son gosier.

Un jour, manquant d'argent, j'envoyai vendre quelques pierre-

ries à la ville prochaine : on m'en apporta le prix, & quelques jours après, je vis sur ma table les pierres.

Grands dieux ! dis-je en moi-même, il m'est donc impossible de m'appauvrir.

Nous voulûmes tenter le génie, & nous lui demandâmes une somme immense. Il nous fit bien voir que nos vœux étoient indiscrets. Nous trouvâmes quelques jours après sur la table la plus petite somme que nous eussions encore reçue. Nous ne pûmes, en la voyant, nous empêcher de rire. Le génie nous joue, dit Ardasire. Ah ! m'écriai-je, les

dieux sont de bons dispensateurs : la médiocrité qu'ils nous accordent vaut bien mieux que les trésors qu'ils nous refusent.

Nous n'avions aucune des passions tristes. L'aveugle ambition, la soif d'acquérir, l'envie de dominer, sembloient s'éloigner de nous, & être les passions d'un autre univers. Ces sortes de biens ne sont faits que pour entrer dans le vuide des ames que la nature n'a point remplies. Ils n'ont été imaginés que par ceux qui se sont trouvés incapables de bien sentir les autres.

Je vous ai déjà dit que nous étions adorés de cette petite nation qui

formoit notre maison. Nous nous aimions , Ardasire & moi ; & sans doute que l'effet naturel de l'amour est de rendre heureux ceux qui s'aiment. Mais cette bienveillance générale que nous trouvons dans tous ceux qui sont autour de nous , peut rendre plus heureux que l'amour même. Il est impossible que ceux qui ont le cœur bien fait ne se plaisent au milieu de cette bienveillance générale. Etrange effet de la nature ! L'homme n'est jamais si peu à lui , que lorsqu'il paroît l'être davantage. Le cœur n'est jamais le cœur , que quand il se donne , parceque ses jouissances sont hors de lui.

H

C'est ce qui fait que ces idées de grandeur , qui retirent toujours le cœur vers lui-même, trompent ceux qui en sont enivrés ; c'est ce qui fait qu'ils s'étonnent de n'être point heureux au milieu de ce qu'ils croient être le bonheur ; que, ne le trouvant point dans la grandeur , ils cherchent plus de grandeur encore. S'ils n'y peuvent atteindre , ils se croient plus malheureux ; s'ils y atteignent , ils ne trouvent pas encore le bonheur.

C'est l'orgueil qui , à force de nous posséder , nous empêche de nous posséder , & qui , nous concentrant dans nous-mêmes , y porte

toujours la tristesse. Cette tristesse vient de la solitude du cœur, qui se sent toujours fait pour jouir, & qui ne jouit pas, qui se sent toujours fait pour les autres, & qui ne les trouve pas.

Ainsi nous aurions goûté des plaisirs que donne la nature toutes les fois qu'on ne la fuit pas ; nous aurions passé notre vie dans la joie, l'innocence & la paix ; nous aurions compté nos années par le renouvellement des fleurs & des fruits ; nous aurions perdu nos années dans la rapidité d'une vie heureuse ; j'aurois vu tous les jours Ardasire, & je lui aurois dit que je l'aimois : la même

terre auroit repris son ame & la mienne. Mais tout - à - coup mon bonheur s'évanouit, & j'éprouvai le revers du monde le plus affreux.

Le prince du pays étoit un tyran capable de tous les crimes ; mais rien ne le rendoit si odieux que les outrages continuels qu'il faisoit à un sexe sur lequel il n'est pas seulement permis de lever les yeux. Il apprit , par une esclave sortie du ferrail d'Ardasire, qu'elle étoit la plus belle personne de l'Orient. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à me l'enlever. Une nuit une grosse troupe de gens armés entoura ma maison, & le ma-

tin je reçus un ordre du tyran de lui envoyer Ardasire. Je vis l'impossibilité de la faire sauver. Ma première idée fut de lui aller donner la mort dans le sommeil où elle étoit ensevelie. Je pris mon épée, je courus, j'entrai dans sa chambre, j'ouvris les rideaux; je reculai d'horreur, & tous mes sens se glacerent. Une nouvelle rage me saisit: je voulus aller me jeter au milieu de ces satellites, & immoler tout ce qui se présentoit à moi. Mon esprit s'ouvrit pour un dessein plus suivi, & je me calmai. Je résolus de prendre les habits que j'avois eus, il y avoit quelques mois; de monter, sous

le nom d'Ardasire , dans la litiere que le tyran lui avoit destinée ; de me faire mener à lui. Outre que je ne voyois point d'autre ressource , je sentoís en moi-même du plaisir à faire une action de courage sous les mêmes habits avec lesquels l'aveugle amour avoit auparavant avili mon sexe.

J'exécutai tout de sang froid. J'ordonnai que l'on cachât à Ardasire le péril que je courois ; & que, sitôt que je serois parti, on la fît sauver dans un autre pays. Je pris avec moi un esclave dont je connoissois le courage , & je me livrai aux femmes & aux eunuques que

le tyran avoit envoyés. Je ne restai pas deux jours en chemin ; & , quand j'arrivai , la nuit étoit déjà avancée. Le tyran donnoit un festin à ses femmes & à ses courrifans , dans une salle de ses jardins. Il étoit dans cette gaieté stupide que donne la débauche lorsqu'elle a été portée à l'excès. Il ordonna que l'on me fît venir. J'entrai dans la salle du festin ; il me fit mettre auprès de lui , & je sus cacher ma fureur & le désordre de mon ame. J'étois comme incertain dans mes souhaits. Je voulois attirer les regards du tyran ; & , quand il les tournoit vers moi , je sentoïis redoubler ma rage. Parce-

qu'il me croit Ardasire , me disois-je en moi-même, il ose m'aimer. Il me sembloit que je voyois multiplier les outrages, & qu'il avoit trouvé mille manieres d'offenser mon amour. Cependant j'étois prêt à jouir de la plus affreuse vengeance. Il s'enflammoit, & je le voyois insensiblement approcher de son malheur. Il sortit de la salle du festin, & me mena dans un appartement plus reculé de ses jardins, suivi d'un seul eunuque & de mon esclave. Déjà sa fureur brutale alloit l'éclaircir sur mon sexe. Ce fer, m'écriai-je, t'apprendra mieux que je suis un homme. Meurs, & qu'on

dise aux enfers que l'époux d'Ar-
dasire a puni tes crimes. Il tomba à
mes pieds, & dans ce moment la
porte de l'appartement s'ouvrit ;
car sitôt que mon esclave avoit en-
tendu ma voix, il avoit tué l'eu-
nuque qui la gardoit, & s'en étoit
saisi. Nous fuîmes ; nous errions
dans les jardins ; nous rencontrâ-
mes un homme ; je le saisis : Je te
plongerai, lui dis-je, ce poignard
dans le sein, si tu ne me fais sortir
d'ici. C'étoit un jardinier, qui, tout
tremblant de peur, me mena à une
porte qu'il ouvrit ; je la lui fis re-
fermer, & lui ordonnai de me sui-
vre.

Je jettai mes habits , & pris un manteau d'esclave. Nous errâmes dans les bois ; & , par un bonheur inespéré , lorsque nous étions accablés de lassitude , nous trouvâmes un marchand qui faisoit paître ses chameaux ; nous l'obligeâmes de nous mener hors de ce funeste pays.

A mesure que j'évitois tant de dangers , mon cœur devenoit moins tranquille. Il falloit revoir Ardasire , & tout me faisoit craindre pour elle. Ses femmes & ses eunuques lui avoient caché l'horreur de notre situation ; mais , ne me voyant plus auprès d'elle , elle me croyoit coupable ; elle s'imaginait que j'avois

manqué à tant de serments que je lui avois faits. Elle ne pouvoit concevoir cette barbarie de l'avoir fait enlever sans lui rien dire. L'amour voit tout ce qu'il craint. La vie lui devint insupportable ; elle prit du poison ; il ne fit pas son effet violemment. J'arrivai , & je la trouvai mourante. Ardasire , lui dis-je , je vous perds , vous mourez ! cruelle Ardasire ! hélas ! qu'avois-je fait ? .. Elle versa quelques larmes. Arface , me dit-elle , il n'y a qu'un moment que la mort me sembloit délicieuse ; elle me paroît terrible depuis que je vous vois. Je sens que je voudrois revivre pour vous , & que mon

ame me quitte malgré elle. Conservez mon souvenir ; & , si j'apprends qu'il vous est cher , comptez que je ne serai point tourmentée chez les ombres. J'ai du moins cette consolation , mon cher Arface , de mourir dans vos bras.

Elle expira. Il me seroit impossible de dire comment je n'expirai pas aussi. On m'arracha d'Ardasire, & je crus qu'on me séparoit de moi-même. Je fixai mes yeux sur elle , & je restai immobile ; j'étois devenu stupide. On m'ôta ce terrible spectacle , & je sentis mon ame reprendre toute sa sensibilité. On m'entraîna : je tournois les yeux vers ce

ET ISMÉNIE.

fatal objet de ma douleur ; j'aurois donné mille vies pour le voir encore un moment. J'entrai en fureur, je pris mon épée ; j'allois me percer le sein ; on m'arrêta. Je sortis de ce palais funeste, je n'y rentrai plus. Mon esprit s'aliéna ; je courois dans les bois ; je remplissois l'air de mes cris. Quand je devenois plus tranquille, toutes les forces de mon ame la fixoient à ma douleur. Il me sembla qu'il ne me restoit plus rien dans le monde que ma tristesse & le nom d'Ardafire. Ce nom, je le prononçois d'une voix terrible, & je rentrois dans le silence. Je résolus de m'ôter la vie,

& tout-à-coup j'entrai en fureur. Tu veux mourir, me dis-je à moi-même, & Ardasire n'est pas vengée! Tu veux mourir, & le fils du tyran est en Hyrcanie, qui se baigne dans les délices! Il vit, & tu veux mourir!

Je me suis mis en chemin pour l'aller chercher. J'ai appris qu'il vous avoit déclaré la guerre, j'ai volé à vous. Je suis arrivé trois jours avant la bataille, & j'ai fait l'action que vous connoissez. J'aurois percé le fils du tyran; j'ai mieux aimé le faire prisonnier. Je veux qu'il traîne dans la honte & dans les fers une vie aussi malheureuse

que la mienne. J'espère que quelque jour il apprendra que j'ai fait mourir le dernier des siens. J'avoue pourtant que, depuis que je suis vengé, je ne me trouve pas plus heureux, & je sens bien que l'espoir de la vengeance flatte plus que la vengeance même. Ma rage que j'ai satisfaite, l'action que vous avez vue, les acclamations du peuple, seigneur, votre amitié même, ne me rendent point ce que j'ai perdu.

La surprise d'Aspar avoit commencé presque avec le récit qu'il avoit entendu. Sitôt qu'il avoit oui le nom d'Arface, il avoit reconnu

le mari de la reine. Des raisons d'état l'avoient obligé d'envoyer chez les Medes Isménie, la plus jeune des filles du dernier roi, & il l'y avoit fait élever en secret sous le nom d'Ardasire. Il l'avoit mariée à Arface; il avoit toujours eu des gens affidés dans le serail d'Arface; il étoit le génie qui par ces mêmes gens avoit répandu tant de richesses dans la maison d'Arface, & qui par des voies très simples avoit fait imaginer tant de prodiges.

Il avoit eu de très grandes raisons pour cacher à Arface la naissance d'Ardasire. Arface, qui avoit beaucoup de courage, auroit pu faire

valoir les droits de sa femme sur la Bactriane, & la troubler.

Mais ces raisons ne subsistoient plus ; & , quand il entendit le récit d'Arface , il eut mille fois envie de l'interrompre ; mais il crut qu'il n'étoit pas encore temps de lui apprendre son sort. Un ministre accoutumé à arrêter ses mouvements revenoit toujours à la prudence ; il pensoit à préparer un grand événement , & non pas à le hâter.

Deux jours après , le bruit se répandit que l'eunuque avoit mis sur le trône une fausse Isménie. On passa des murmures à la sédition. Le peuple furieux entourra le palais ;

il demanda à haute voix la tête d'Aspar. L'eunuque fit ouvrir une des portes ; & , monté sur un éléphant , il s'avança dans la foule. Bactriens , dit-il , écoutez-moi. Et comme on murmuroit encore : Écoutez-moi , vous dis-je. Si vous pouvez me faire mourir à présent , vous pourrez dans un moment me faire mourir tout de même. Voici un papier écrit & scellé de la main du feu roi : prosternez-vous , adorez-le ; je vais le lire.

Il le lut.

« Le ciel m'a donné deux filles
« qui se ressemblent au point que
« tous les yeux peuvent s'y trom-

« per. Je crains que cela ne donne
 « occasion à de plus grands trou-
 « bles & à des guerres plus funestes.
 « Vous donc, Aspar, lumière de
 « l'empire, prenez la plus jeune des
 « deux ; envoyez-la secrètement
 « dans la Médie, & faites-en pren-
 « dre soin. Qu'elle y reste sous un
 « nom supposé, tandis que le bien
 « de l'état le demandera.

Il porta cet écrit au-dessus de sa tête, & il s'inclina ; puis reprenant la parole :

« Isménie est morte, n'en dou-
 « tez pas ; mais sa sœur la jeune
 « Isménie est sur le trône. Voudriez-
 « vous vous plaindre de ce que,

« voyant la mort de la reine appro-
« cher , j'ai fait venir sa sœur du
« fond de l'Asie ? Me reprocheriez-
« vous d'avoir été assez heureux
« pour vous la rendre & la placer
« sur un trône qui, depuis la mort
« de la reine sa sœur, lui appar-
« tient. Si j'ai tû la mort de la reine,
« l'état des affaires ne l'a-t-il pas
« demandé ? me blâmez-vous d'a-
« voir fait une action de fidélité
« avec prudence ? Posez donc les
« armes. Jusqu'ici vous n'êtes point
« coupables ; dès ce moment vous
« le seriez.

Aspar expliqua ensuite comment
il avoit confié la jeune Isménie à

deux vieux eunuques ; comment on l'avoit transportée en Médie sous un nom supposé ; comment il l'avoit mariée a un grand seigneur du pays ; comment il l'avoit fait suivre dans tous les lieux où la fortune l'avoit conduite ; comment la maladie de la reine l'avoit déterminé à la faire enlever pour être gardée en secret dans le ferrail ; comment , après la mort de la reine , il l'avoit placée sur le trône.

Comme les flots de la mer agitée s'appaissent par les zéphyrs , le peuple se calma par les paroles d'Aspar. On n'entendit plus que des acclamations de joie ; tous les temples

retentirent du nom de la jeune Isménie.

Aspar inspira à Isménie de voir l'étranger qui avoit rendu un si grand service à la Bactriane ; il lui inspira de lui donner une audience éclatante. Il fut résolu que les grands & les peuples seroient assemblés ; que là il seroit déclaré général des armées de l'état, & que la reine lui ceindroit l'épée. Les principaux de la nation étoient rangés autour d'une grande salle, & une foule de peuple en occupoit le milieu & l'entréc. La reine étoit sur son trône, vêtue d'un habit superbe. Elle avoit la tête couverte de pierreries ;

elle avoit , selon l'usage de ces solemnités, levé son voile, & l'on voyoit le visage de la beauté même. Arface parut, & le peuple commença ses acclamations. Arface, les yeux baissés par respect, resta un moment dans le silence : & adressant la parole à la reine :

Madame, lui dit-il d'une voix basse & entrecoupée, si quelque chose pouvoit rendre à mon ame quelque tranquillité, & me consoler de mes malheurs

La reine ne le laissa pas achever; elle crut d'abord reconnoître le visage, elle reconnut encore la voix d'Arface. Toute hors d'elle-même,

& ne se connoissant plus, elle se précipita de son trône, & se jetta aux genoux d'Arface.

Mes malheurs ont été plus grands que les tiens, dit-elle, mon cher Arface. Hélas ! je croyois ne te revoir jamais depuis le fatal moment qui nous a séparés. Mes douleurs ont été mortelles.

Et, comme si elle avoit passé tout-à-coup d'une maniere d'aimer à une autre maniere d'aimer, ou qu'elle se trouvât incertaine sur l'impétuosité de l'action qu'elle venoit de faire, elle se leva tout-à-coup, & une rougeur modeste parut sur son visage.

Bactriens, dit-elle, c'est aux genoux de mon époux que vous m'avez vue. C'est ma félicité d'avoir pu faire paroître devant vous mon amour. J'ai descendu de mon trône, parceque je n'y étois pas avec lui, & j'atteste les dieux que je n'y remonterai pas sans lui. Je goûte ce plaisir, que la plus belle action de mon regne, c'est par lui qu'elle a été faite, & que c'est pour moi qu'il l'a faite. Grands, peuples, & citoyens, croyez-vous que celui qui regne sur moi soit digne de régner sur vous ? Approuvez-vous mon choix ? Élisez-vous Arface ? dites-le moi, parlez.

A peine les dernières paroles de la reine furent-elles entendues, tout le palais retentit des acclamations; on n'entendit plus que le nom d'Arface & celui d'Isménie.

Pendant tout ce temps, Arface étoit comme stupide. Il voulut parler, sa voix s'arrêta; il voulut se mouvoir, & il resta sans action. Il ne voyoit pas la reine; il ne voyoit pas le peuple; à peine entendoit-il les acclamations: la joie le troubloit tellement que son ame ne put sentir toute sa félicité.

Mais quand Aspar eut fait retirer le peuple, Arface pencha la tête sur la main de la reine.

Ardasire, vous vivez ; vous vivez, ma chere Ardasire. Je mourrois tous les jours de douleur. Comment les dieux vous ont-ils rendue à la vie ?

On se hâta de lui raconter comment une de ses femmes avoit substitué au poison une liqueur enivrante. Elle avoit été trois jours sans mouvement ; on l'avoit rendue à la vie : sa premiere parole avoit été le nom d'Arface ; ses yeux ne s'étoient ouverts que pour le voir ; elle l'avoit fait chercher ; elle l'avoit cherché elle-même. Aspar l'avoit fait enlever ; & , après la mort de sa sœur, il l'avoit placée sur le trône.

Aspar avoit rendu éclatante l'entrevue d'Arface & d'Isménie. Il se ressouvenoit de la dernière sédition. Il croyoit qu'après avoir pris sur lui de mettre Isménie sur le trône, il n'étoit pas à propos qu'il parût encore avoir contribué à y placer Arface. Il avoit pour maxime de ne faire jamais lui-même ce que les autres pouvoient faire, & d'aimer le bien, de quelque main qu'il pût venir. D'ailleurs, connoissant la beauté du caractère d'Arface & d'Isménie, il desiroit de les faire paroître dans leur jour. Il vouloit leur concilier ce respect que s'attirent toujours les grandes ames dans

toutes les occasions où elles peuvent se montrer. Il cherchoit à leur attirer cet amour que l'on porte à ceux qui ont éprouvé de grands malheurs. Il vouloit faire naître cette admiration que l'on a pour tous ceux qui sont capables de sentir de belles passions. Enfin il croyoit que rien n'étoit plus propre à faire perdre à Arface le titre d'étranger, & à lui faire trouver celui de Bactrien dans tous les cœurs des peuples de la Bactriane.

Arface jouissoit d'un bonheur qui lui paroissoit inconcevable. Ardasire, qu'il croyoit morte, lui étoit rendue ; Ardasire étoit Ismé-

nie; Ardasire étoit reine de Baçtriane; Ardasire l'en avoit fait roi. Il passoit du sentiment de sa grandeur au sentiment de son amour. Il aimoit ce diadème qui, bien loin d'être un signe d'indépendance, l'avertissoit sans cesse qu'il étoit à elle; il aimoit ce trône, parcequ'il voyoit la main qui l'y avoit fait monter.

Isménie goûtoit pour la première fois le plaisir de voir qu'elle étoit une grande reine. Avant l'arrivée d'Arface, elle avoit une grande fortune; mais il lui manquoit un cœur capable de la sentir : au milieu de sa cour, elle se trouvoit seule; dix millions d'hommes étoient à ses

pieds, & elle se croyoit abandonnée.

Arface fit d'abord venir le prince d'Hircanie.

Vous avez, lui dit-il, paru devant moi, & les fers ont tombé de vos mains : il ne faut point qu'il y ait d'infortuné dans l'empire du plus heureux des mortels.

Quoique je vous aie vaincu, je ne crois pas que vous m'ayez cédé en courage : je vous prie de consentir que vous me cédiez en générosité.

Le caractère de la reine étoit la douceur, & sa fierté naturelle dispa-roissoit toujours toutes les fois qu'elle devoit disparaître.

Pardonnez-moi, dit-elle au prince d'Hircanie, si je n'ai pas répondu à des feux qui n'étoient pas légitimes. L'épouse d'Arface ne pouvoit pas être la vôtre : vous ne devez vous plaindre que du destin.

Si l'Hircanie & la Bactriane ne forment pas un même empire, ce sont des états faits pour être alliés. Isménie peut promettre de l'amitié, si elle n'a pas pu promettre de l'amour.

Je suis, répondit le prince, accablé de tant de malheurs & comblé de tant de bienfaits, que je ne sais si je suis un exemple de la bonne ou de la mauvaise fortune.

J'ai pris les armes contre vous ,
pour me venger d'un mépris que
vous n'aviez pas. Ni vous ni moi
ne méritions que le ciel favorisât
mes projets. Je vais retourner dans
l'Hircanie ; & j'y oublierois bientôt
mes malheurs , si je ne comptois
parmi mes malheurs celui de vous
avoir vue , & celui de ne plus vous
voir.

Votre beauté sera chantée dans
tout l'Orient ; elle rendra le siecle
où vous vivez plus célèbre que tous
les autres ; & , dans les races futu-
res, les noms d'Arface & d'Isménie
seront les titres les plus flatteurs
pour les belles & les amants.

Un événement imprévu demanda la présence d'Arface dans une province du royaume : il quitta Isménie. Quels tendres adieux ! quelles douces larmes ! C'étoit moins un sujet de s'affliger , qu'une occasion de s'attendrir. La peine de se quitter se joignit à l'idée de la douceur de se revoir.

Pendant l'absence du roi, tout fut par ses soins disposé de manière que le temps, le lieu, les personnes, chaque événement offroit à Isménie des marques de son souvenir. Il étoit éloigné, & ses actions disoient qu'il étoit auprès d'elle ; tout étoit d'intelligence pour lui rappeler Ar-

face : elle ne trouvoit point Arface ;
mais elle trouvoit son amant.

Arface écrivoit continuellement
à Isménie ; elle lisoit :

« J'ai vu les superbes villes qui
« conduisent à vos frontieres ; j'ai
« vu des peuples innombrables tom-
« ber à mes genoux. Tout me disoit
« que je régnois dans la Bactriane :
« je ne voyois point celle qui m'en
« avoit fait roi, & je ne l'étois plus. »

Il lui disoit :

« Si le ciel vouloit m'accorder
« le breuvage d'immortalité tant
« cherché dans l'Orient, vous boi-
« riez dans la même coupe, ou je
« n'en approcherois pas mes levres ;

« vous seriez immortelle avec moi,
« ou je mourroï avec vous. »

Il lui mandoit :

« J'ai donné votre nom à la ville
« que j'ai fait bâtir ; il me semble
« qu'elle sera habitée par vos sujets
« les plus heureux. »

Dans une autre lettre , après ce
que l'amour pouvoit dire de plus
tendre sur les charmes de sa per-
sonne , il ajoutoit :

« Je vous dis ces choses sans mê-
« me chercher à vous plaire : je
« voudrois calmer mes ennuis ; je
« sens que mon ame s'appaise en
« vous parlant de vous. »

Enfin elle reçut cette lettre :

« Je comptois les jours ; je ne
 « compte plus que les moments,
 « & ces moments sont plus longs
 « que les jours. Belle reine, mon
 « cœur est moins tranquille à me-
 « sure que j'approche de vous. »

Après le retour d'Arface, il lui
 vint des ambassades de toutes parts ;
 il y en eut qui parurent singulieres.
 Arface étoit sur un trône qu'on avoit
 élevé dans la cour du palais. L'am-
 bassadeur des Parthes entra d'a-
 bord ; il étoit monté sur un superbe
 coursier ; il ne descendit point à
 terre , & il parla ainsi :

« Un tigre d'Hircanie désoloit
 « la contrée ; un éléphant l'étouffa

« sous ses pieds. Un jeune tigre res-
« toit, & il étoit déjà aussi cruel
« que son pere ; l'éléphant en déli-
« vra encore le pays. Tous les ani-
« maux qui craignoient les bêtes
« féroces venoient paître autour de
« lui. Il se plaisoit à voir qu'il étoit
« leur asyle, & il disoit en lui-
« même : On dit que le tigre est le
« roi des animaux ; il n'en est que
« le tyran, & j'en suis le roi. »

L'ambassadeur des Perses parla
ainsi :

« Au commencement du monde
« la lune fut mariée avec le soleil.
« Tous les astres du firmament vou-
« loient l'épouser. Elle leur dit :

« Regardez le soleil , & regardez-
 « vous ; vous n'avez pas tous ensem-
 « ble autant de lumiere que lui. »

L'ambassadeur d'Égypte vint
 ensuite , & dit :

« Lorsqu'Isis épousa le grand
 « Osiris , ce mariage fut la cause
 « de la prospérité de l'Égypte , & le
 « type de sa fécondité. Telle sera la
 « Bactriane ; elle deviendra heurcu-
 « se par le mariage de ses dieux. »

Arface faisoit mettre sur les mu-
 railles de tous ses palais son nom
 avec celui d'Isménie. On voyoit
 leurs chiffres par-tout entrelacés. Il
 étoit défendu de peindre Arface
 qu'avec Isménie.

Toutes les actions qui demandoient quelque sévérité, il vouloit paroître les faire seul ; il voulut que les graces fussent faites sous son nom & celui d'Isménie.

Je vous aime, lui disoit-il, à cause de votre beauté divine & de vos graces toujours nouvelles. Je vous aime encore, parceque, quand j'ai fait quelque action digne d'un grand roi, il me semble que je vous plais davantage.

Vous avez voulu que je fusse votre roi, quand je ne pensois qu'au bonheur d'être votre époux ; & ces plaisirs dont je m'enivrois avec vous, vous m'avez appris à

les fuir lorsqu'il s'agissoit de ma gloire.

Vous avez accoutumé mon ame à la clémence ; & , lorsque vous avez demandé des choses qu'il n'étoit pas permis d'accorder , vous m'avez toujours fait respecter ce cœur qui les avoit demandées.

Les femmes de votre palais ne sont point entrées dans les intrigues de la cour ; elles ont cherché la modestie & l'oubli de tout ce qu'elles ne doivent point aimer.

Je crois que le ciel a voulu faire de moi un grand prince , puisqu'il m'a fait trouver , dans les écueils ordinaires des rois , des secours pour devenir vertueux.

Jamais les Bactriens ne virent des temps si heureux. Arface & Isménie disoient qu'ils régnoient sur le meilleur peuple de l'univers ; les Bactriens disoient qu'ils vivoient sous les meilleurs de tous les princes.

Il disoit qu'étant né sujet, il avoit souhaité mille fois de vivre sous un bon prince ; & que ses sujets faisoient sans doute les mêmes vœux que lui.

Il ajoutoit qu'ayant le cœur d'Isménie, il devoit lui offrir tous les cœurs de l'univers ; il ne pouvoit lui apporter un trône, mais des vertus capables de le remplir.

Il croyoit que son amour devoit passer à la postérité, & qu'il n'y passeroit jamais mieux qu'avec sa gloire. Il vouloit qu'on écrivît ces paroles sur son tombeau : *Isménie a eu pour époux un roi chéri des mortels.*

Il disoit qu'il aimoit Aspar son premier ministre, parcequ'il parloit toujours des sujets, plus rarement du roi, & jamais de lui-même.

Il a, disoit-il, trois grandes choses : l'esprit juste, le cœur sensible, & l'ame sincere.

Arface parloit souvent de l'innocence de son administration. Il

difoit qu'il confervoit fes mains pures , parceque le premier crime qu'il commettrait décideroit de toute fa vie , & que là commencerait la chaîne d'une infinité d'autres.

Je punirois, difoit-il, un homme fur des foupçons. Je croirois en refter là ; non. De nouveaux foupçons me viendroient en foule contre les parents & les amis de celui que j'aurois fait mourir. Voilà le germe d'un second crime. Ces actions violentes me feroient penfer que je serois haï de mes fujets : je commencerois à les craindre. Ce seroit le fujet de nouvelles exécutions.

tions, qui deviendroient elles-mêmes le sujet de nouvelles frayeurs.

Que si ma vie étoit une fois marquée de ces sortes de taches, le désespoir d'acquérir une bonne réputation viendroit me saisir ; & , voyant que je n'effacerois jamais le passé, j'abandonnerois l'avenir.

Arface aimoit si fort à conserver les loix & les anciennes coutumes des Bactriens, qu'il trembloit toujours au mot de la réformation des abus, parcequ'il avoit souvent remarqué que chacun appelloit loi ce qui étoit conforme à ses vues, & appelloit abus tout ce qui choquoit ses intérêts.

Que , de corrections en corrections d'abus , au lieu de rectifier les choses , on parvenoit à les anéantir.

Il étoit persuadé que le bien ne devoit couler dans un état , que par le canal des loix ; que le moyen de faire un bien permanent , c'étoit , en faisant le bien , de les suivre ; que le moyen de faire un mal permanent , c'étoit , en faisant le mal , de les choquer.

Que les devoirs des princes ne consistoient pas moins dans la défense des loix contre les passions des autres , que contre leurs propres passions.

Que le desir général de rendre

les hommes heureux étoit naturel aux princes ; mais que ce desir n'aboutissoit à rien , s'ils ne se procuroient continuellement des connoissances particulieres pour y parvenir.

Que , par un grand bonheur , le grand art de régner demandoit plus de sens que de génie ; plus de desirs d'acquérir des lumieres , que de grandes lumieres ; plutôt des connoissances pratiques , que des connoissances abstraites ; plutôt un certain discernement pour connoître les hommes , que la capacité de les former.

Qu'on apprenoit à connoître les hommes en se communiquant à

eux , comme on apprend toute autre chose. Qu'il est très incommode pour les défauts & pour les vices de se cacher toujours. Que la plupart des hommes ont une enveloppe ; mais qu'elle tient & serre si peu , qu'il est très difficile que quelque côté ne vienne à se découvrir.

Arface ne parloit jamais des affaires qu'il pouvoit avoir avec les étrangers ; mais il aimoit à s'entretenir de celles de l'intérieur de son royaume , parceque c'étoit le seul moyen de le bien connoître ; & là-dessus il disoit qu'un bon prince devoit être secret , mais qu'il pouvoit quelquefois l'être trop.

Il disoit qu'il sentoît en lui-même qu'il étoit un bon roi ; qu'il étoit doux, affable, humain ; qu'il aimoit la gloire, qu'il aimoit ses sujets ; que cependant, si, avec ces belles qualités, il ne s'étoit gravé dans l'esprit les grands principes de gouvernement, il seroit arrivé la chose du monde la plus triste ; que ses sujets auroient eu un bon roi, & qu'ils auroient peu joui de ce bonheur ; & que ce beau présent de la Providence auroit été en quelque sorte inutile pour eux.

Celui qui croit trouver le bonheur sur le trône, se trompe, disoit Arface : on n'y a que le bonheur

qu'on y a porté, & souvent même on y risque ce bonheur que l'on a porté. Si donc les dieux, ajoutoit-il, n'ont pas fait le commandement pour le bonheur de ceux qui commandent, il faut qu'ils l'aient fait pour le bonheur de ceux qui obéissent.

Arface savoit donner parcequ'il savoit refuser.

Souvent, disoit-il, quatre villages ne suffisent pas pour faire un don à un grand seigneur prêt à devenir misérable, ou à un misérable prêt à devenir grand seigneur. Je puis bien enrichir la pauvreté d'état; mais il m'est impossible d'enrichir la pauvreté de luxe.

Arface étoit plus curieux d'entrer dans les chaumieres, que dans les palais de ses grands.

C'est là que je trouve mes vrais conseillers. Là je me ressouviens de ce que mon palais me fait oublier. Ils me disent leurs besoins. Ce sont les petits malheurs de chacun qui composent le malheur général. Je m'instruis de tous ces malheurs, qui tous ensemble pourroient former le mien.

C'est dans ces chaumieres que je vois ces objets tristes qui font toujours les délices de ceux qui peuvent les faire changer, & qui me font connoître que je puis devenir

un plus grand prince que je ne le suis. J'y vois la joie succéder aux larmes ; au lieu que dans mon palais je ne puis guere voir que les larmes succéder à la joie.

On lui dit un jour que, dans quelques réjouissances publiques, des farceurs avoient chanté ses louanges.

Savez-vous bien, dit-il, pourquoi je permets à ces gens-là de me louer ? C'est afin de me faire mépriser la flatterie, & de la rendre vile à tous les gens de bien. J'ai un si grand pouvoir, qu'il sera toujours naturel de chercher à me plaire. J'espère bien que les dieux ne per-

mettront point que la flatterie me plaise jamais. Pour vous, mes amis, dites-moi la vérité ; c'est la seule chose du monde que je desire, parceque c'est la seule chose du monde qui puisse me manquer.

Ce qui avoit troublé la fin du regne d'Artamene, c'est que dans sa jeunesse il avoit conquis quelques petits peuples voisins, situés entre la Médie & la Bactriane. Ils étoient ses alliés ; il voulut les avoir pour sujets ; il les eut pour ennemis ; & , comme ils habitoient les montagnes, ils ne furent jamais bien assujettis ; au contraire, les Medes se servoient d'eux pour troubler le

royaume : de sorte que le conquérant avoit beaucoup affoibli le monarque ; & que , lorsqu'Arface monta sur le trône , ces peuples étoient encore peu affectionnés. Bientôt les Medes les firent révolter. Arface vola , & les soumit. Il fit assembler la nation , & parla ainsi :

« Je sais que vous souffrez im-
« patiemment la domination des
« Bactriens : je n'en suis point sur-
« pris. Vous aimez vos anciens rois
« qui vous ont comblés de bien-
« faits. C'est à moi à faire en sorte,
« par ma modération & par ma jus-
« tice , que vous me regardiez com-

« me le vrai successeur de ceux que
« vous avez tant aimés.

Il fit venir les deux chefs les plus
dangereux de la révolte , & dit au
peuple :

« Je les fais mener devant vous
« pour que vous les jugiez vous-
« mêmes. »

Chacun en les condamnant cher-
cha à se justifier.

« Connoissez , leur dit-il , le
« bonheur que vous avez de vivre
« sous un roi qui n'a point de pas-
« sion lorsqu'il punit , & qui n'en
« met que quand il récompense ;
« qui croit que la gloire de vaincre
« n'est que l'effet du sort , & qu'il

« ne tient que de lui-même celle de
« pardonner.

« Vous vivrez heureux sous mon
« empire, & vous garderez vos usages & vos loix. Oubliez que je
« vous ai vaincus par les armes, &
« ne le soyez que par mon affection. »

Toute la nation vint rendre graces à Arsace de sa clémence & de la paix. Des vieillards portoient la parole. Le premier parla ainsi :

« Je crois voir ces grands arbres
« qui font l'ornement de notre contrée. Tu en es la tige, & nous
« en sommes les feuilles; elles couvriront les racines des ardeurs du
« soleil. »

Le second lui dit :

« Tu avois à demander aux dieux
 « que nos montagnes s'abaissassent
 « pour qu'elles ne pussent pas nous
 « défendre contre toi. Demande-
 « leur aujourd'hui qu'elles s'élèvent
 « jusques aux nues, pour qu'elles
 « puissent mieux te défendre con-
 « tre tes ennemis. »

Le troisieme dit ensuite :

« Regarde le fleuve qui traverse
 « notre contrée ; là où il est impé-
 « tueux & rapide, après avoir tout
 « renversé, il se dissipe & se divise
 « au point que les femmes le tra-
 « versent à pied. Mais si tu le re-
 « gardes dans les lieux où il est doux

« & tranquille , il grossit lentement
« ses eaux , il est respecté des na-
« tions , & il arrête les armées. »

Depuis ce temps ces peuples furent les plus fideles sujets de la Bactriane.

Cependant le roi de Médie apprit qu'Arface régnoit dans la Bactriane. Le souvenir de l'affront qu'il avoit reçu , se réveilla dans son cœur. Il avoit résolu de lui faire la guerre. Il demanda le secours du roi d'Hircanie.

« Joignez - vous avec moi , lui
« écrivit-il ; poursuivons une ven-
« geance commune. Le ciel vous
« destinoit la reine de Bactriane ;

« un de mes sujets vous l'a ravie :
« venez la conquérir. »

Le roi d'Hircanie lui fit cette
réponse :

« Je serois aujourd'hui en servi-
« tude chez les Bactriens, si j'en avois
« trouvé des ennemis généreux. Je
« rends graces au ciel de ce qu'il a
« voulu que mon regne commençât
« par des malheurs. L'adversité est
« notre mere; la prospérité n'est que
« notre marâtre. Vous me proposez
« des querelles qui ne sont pas celles
« des rois. Laissons jouir le roi & la
« reine de Bactriane du bonheur de
« se plaire & de s'aimer. »

F I N.



